

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

54248  
8

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. X.

MONTREAL, 4 MARS 1899.

No. 210

## SOMMAIRE :

## AUX ETATS-UNIS

Aux Etats-Unis, *Libéral* — *Rara avis, Catholique* — *Le Globe* et la conférence, *Rieur* — *Ça et là, Cocardasse* — LE MONDE OU L'ON TRICHE: Les bonneteurs — Un lutrin canadien, (Suite et fin).

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Si les peuples n'avaient pas si courte mémoire, s'ils étaient capables de rentrer en eux-mêmes, d'analyser leurs sensations et de faire un examen de conscience sérieux, celui des Etats-Unis ferait triste figure en considérant les événements des douze derniers mois seulement.

Lorsque les libres et indépendants électeurs de New-York et de Chicago, à la suite d'une agitation bien nourrie, s'enthousiasmaient pour la cause de Cuba libre et forçaient leurs représentants, leurs serviteurs, à déclarer la guerre à l'Espagne, ils ne se doutaient pas beaucoup des conséquences de cette aventure.

Les avertissement n'ont pourtant pas manqué de la part des sages, des hommes d'expérience, qui savaient où conduisent d'ordinaire l'ambition de la gloire, la passion des conquêtes, et qui se doutaient peut-être aussi de la valeur réelle de ces patriotes cubains dont on voulait faire des martyrs et des héros. Mais ceux qui

osaient élever la voix pour prêcher la prudence et la modération passaient pour lâches. sinon pour traîtres.

A côté de ces hommes éclairés et désintéressés, il y avait sans doute une autre classe qui prévoyait les résultats de la guerre et qui y voyait l'occasion d'une bonne affaire. Ceux-là non plus ne se trompaient pas. Politiciens véreux, fournisseurs de vivres et d'armes, capitalistes avides de nouveaux champs d'action, tous savaient qu'ils trouveraient à pêcher en eau trouble; et ils n'en étaient que plus zélés à pousser à la guerre.

Or, la guerre est finie, un traité de paix est signé, l'Espagne est humiliée; et cependant il paraît que les combats sérieux ne font que commencer. Après avoir libéré Cubains, Porto-Ricains et Philippines du joug de l'Espagne, les Américains s'aperçoivent que ces peuplades ne sont pas dignes de se gouverner elles-mêmes: il faut au préalable faire leur éducation politique. Et tous ceux qui ont poussé à la guerre d'applaudir.

On sait de quelle façon les Américains entendent faire l'éducation des peuples qui tombent sous leur domination. L'histoire des tribus sauvages qui occupaient autrefois les territoires de la grande république nous en offre un exemple non pas vivant mais inoubliable.

Les peuples inférieurs — et sont inférieurs tous ceux qui font obstacle aux entreprises des Yankees — doivent disparaître. Mais l'histoire nous apprend aussi qu'ils ne disparaissent pas avant d'avoir porté de rudes coups à leurs spoliateurs. Pontiac, Tecumseh, Sitting Bull, sont des noms qui rappellent des pages sanglantes dans l'histoire des Etats-Unis.

Quand on considère le temps et les sa-

crifices d'hommes et d'argent qu'il a fallu pour subjuguier quelques centaines de mille sauvages, habitant un territoire relativement facile d'accès, on doit se demander si nos voisins, malgré tout leur richesse et leur puissance, ne se sont pas lancé un peu à la légère dans cette politique d'expansion coloniale que la grande majorité ne prévoyait seulement pas il y a un an.

A Porto-Rico et à Cuba la tâche des Etats-Unis est relativement facile. En peu d'années les Américains seront la majorité dans ces îles. Des chemins de fer pénétreront jusque dans les régions jusqu'ici inaccessible, et la guerilla sera bien forcé de se soumettre.

C'est bien différent aux Philippines. Les Etats-Unis se trouveront là en présence d'une population de six millions qui ne saurait être noyée par l'immigration des Etats-Unis, laquelle sera nécessairement peu considérable. Dispersés sur des centaines d'îles dont chacune a une étendue considérable, retirés dans l'intérieur quand on voudra les combattre, et réapparaissant au moment où on ne les attendra pas, fort probablement soutenus et armés en sous-main par quelque puissance étrangère, les Philippines sont des ennemis qu'on ne saurait mépriser. Si l'on ajoute à cela les difficultés que les Etats-Unis auront toujours à ravitailler leurs troupes en raison de la distance énorme qui les sépare de leurs nouvelles colonies, il faudra bien admettre qu'on se trouve en présence d'une situation très grave.

Certes; si l'on s'entête, si l'on veut vaincre à tout prix, le résultat final n'est pas douteux. Les armes perfectionnées, la vapeur et les chemins de fer auront toujours raison si on leur donne le temps. Mais

d'ici là que d'hommes et d'argent sacrifiés dans ces luttes sanguinaires, sous un climat meurtrier pour les blancs.

Et quand on aura, au prix de tant de sacrifices, réussi à décimer ces peuplades malaisiennes, quand les survivants, qui aujourd'hui affrontent les canons à tir rapide, pour défendre leur patrie, sans autres armes que des flèches, auront été réduites à servir de portefaix aux planteurs et industriels étrangers, aura-t-on sensiblement le bonheur du genre humain, ou même la richesse des Etats-Unis ?

L'Angleterre en temps de paix, en est rendu à dépenser \$250,000,000 par an — soit la valeur d'une ville comme Montréal — pour l'entretien de l'armée et de la flotte essentielles à la protection de ses lointaines possessions. Où est le bénéfice ? L'augmentation du commerce extérieur de la Grande-Bretagne, d'année en année, ne représente pas un dixième de son budget militaire. Le producteur anglais, surchargé d'impôts, s'aperçoit de plus en plus, qu'il n'est pas capable de supporter la concurrence de ses rivaux.

Voilà les résultats de la politique d'impérialisme et de colonisation poussée à outrance. Les Etats-Unis sont si richement doués sous tous les rapports, qu'ils peuvent se permettre bien des extravagances. C'est leur affaire. Mais le Canada, que nos impérialistes voudraient entraîner dans le mouvement pour aider l'Angleterre, ferait bien de profiter des leçons de l'histoire.

LIBÉRAL.

---

#### BON A SAVOIR

Les quintes de toux les plus violentes cessent dès qu'on fait usage du BAUME RHUMAL 26

---

## RARA AVIS

Les messieurs de St Sulpice de Montréal ont changé une de leurs plus chères habitudes : ils ont fait venir pour prêcher la station du carême un Français qui n'invective pas la France.

M. l'abbé Mignan a d'autres qualités. Esprit large, épris de tolérance, il dit sans crainte ce qu'il pense, et il pense de façon à scandaliser les gens de l'école Tardivel.

Son type a été l'évêque Dupanloup auprès duquel il a passé ses premières années de prêtrise.

Nous n'en saurions donner meilleure preuve qu'en analysant l'entrevue qu'il a accordée au représentant d'une gazette protestante.

Le clergé catholique de France, a-t-il dit, ne se mêle pas beaucoup à la politique. A peu d'exception, il a accepté et appuie la République.

La plupart des hommes du gouvernement ont des vues modérés sur les questions qui concernent l'Eglise et l'Etat, surtout M. Méline.

Rien n'indique que les partis royaliste ou bonapartiste aient la moindre chance d'arriver au timon.

La foi est plus vive parmi les populations qui se trouvent près des frontières. Au centre une certaine indifférence prévaut généralement.

Les Sulpiciens de France ne sont jamais intervenus dans la politique.

Le protestantisme ne perd pas de terrain dans notre mère-patrie, nous apprend l'abbé Mignan. Il a même progressé sous la République.

Catholiques et protestants vivent dans la plus parfaite harmonie. Ainsi à Orlé.

ans où la grande majorité de la population est catholique, le dernier préfet était protestant et sur les trois sénateurs de la circonscription il y avait un protestant. Jamais il n'est question de la religion d'un candidat.

M. l'abbé Mignan regrette l'existence de la loi scolaire qui exclut l'enseignement religieux des écoles élémentaires, mais il n'y met aucune acrimonie. D'ailleurs dans les lycées cet enseignement est permis.

Bref, M. Mignan n'a pas imité ses prédécesseurs : il a parlé sincèrement sur des sujets considérés épineux et il ne s'est pas cru obligé d'insulter la France pour bien remplir sa mission.

CATHOLIQUE.

#### ATTESTATION

Les enfants prennent très facilement le BAUME RHUMAL qui les empêche de tousser dès la première dose. Son goût est très agréable. C'est un remède sûr dont l'efficacité est attestée par de nombreuses guérisons. 23

## Le "Globe" et la Conférence

Nous sommes habitués aux extravagances du *Soleil*. Cependant ce n'est pas sans surprise que nous avons lu l'autre jour en premier-Québec l'élucubration que voici :

#### BONNE NOUVELLE POUR QUEBEC

La population de Québec lira avec une véritable joie la dépêche de Washington que nous publions dans une autre colonne de notre édition de ce jour.

On y verra, en effet, que la conférence de Québec s'est ajournée hier à Washington, pour reprendre ses séances à Québec, le 2 août prochain.

Il ne faut pas perdre de vue que c'est un autre quart de million de piastres qui sera encore dépensé à Québec durant une couple de mois.

M. Pacaud veut-il mettre la population de Québec au rang des lazzaroni qui sont heureux tant qu'ils ont un touriste à exploiter ? Il ne saurait mieux s'y prendre.

Quant à l'espoir d'avoir un traité quelconque, il y a longtemps que les gens bien informés y ont renoncé. Qu'on lise plutôt l'article du *Globe* du 24 février dernier. On sait que le rédacteur en chef de ce journal arrive de Washington. Or il dit en toutes lettres :

" Nous ne pouvons attendre de faveur de ce côté ; et nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup à attendre du plan d'offrir une concession pour une autre. Quelque soit les dispositions des Américains à notre égard, leur système de gouvernement rend l'adoption d'un traité comportant des concessions réciproques aussi difficile que le passage d'un chameau par le trou d'une aiguille."

Voilà à la fois une condamnation formelle de l'idée qui a présidée à la convocation de la conférence internationale et la proclamation du fait qu'elle ne saurait produire un résultat tangible.

Il ne reste plus qu'à tirer l'échelle et à payer les frais de voyage de ces messieurs de la conférence.

RIEUR.

#### PRECAUTIONS HYGIENIQUES

Pour guérir la toux et la bronchite, il ne suffit pas de faire usage du meilleur remède, tel que le BAUME RHUMAL par exemple ; il faut aussi prendre les précautions hygiéniques indispensables en pareil cas. Il faut se vêtir convenablement pour la saison et éviter les refroidissements ; dans ces conditions, vous vous guérirez infailliblement en faisant usage du meilleur remède contre la toux, le BAUME RHUMAL. 25

## CA ET LA

Il y a longtemps que nous n'avons pas parlé des notices nécrologiques, ce champ si vaste pour les amateurs du grand genre ; mais il nous tombe sous la main un petit journal d'en bas de Québec qui va nous permettre de reprendre le temps perdu. La mort, "cette grande niveleuse," semble avoir été particulièrement cruelle là bas, et voici quelques extraits d'un morceau qu'elle a inspiré. L'auteur cite d'abord les vers célèbres "Au banquet de la vie," puis il continue :

"En voyant l'implacable rigueur avec laquelle fauche la Mort dans les champs fleuris des adolescents, ces paroles du poète reviennent à la mémoire.

"A peine âgée de 18 ans, l'orgueil et l'espoir de ses parents, M<sup>lle</sup> XXX, à l'âge où tout paraît riant et beau, a vu sa santé s'étioler et comme une rose qu'on effeuille, chaque jour était une pétale emportant une grande part de sa vie.

"Victime de cette maladie qui ne pardonne jamais la phthisie pulmonaire, elle est allée grossir la tribu des vies payées par tant de jeunes à cette inexorable consommation.

"Elle a dû, comme tant d'autres jeunes gens et jeunes filles, dire adieu à tout ce qu'elle aimait et pouvait espérer en ce monde, et suivre l'appel de la Mort pour aller jouir de la vraie vie."

Après tout ce n'est pas si triste lorsqu'on va "jouir de la vraie vie."

Voici encore ce que l'on trouve dans le même journal :

"Malgré l'assez bonne apparence du malade le médecin ne redoutait pas moins les très graves complications d'un accident à la tête. Malheureusement, ses prévisions devaient s'accomplir, et le jeune XXX..... est décédé le 20 au soir à la complication cérébrale qui s'était déclarée.

"Le jeune XXX... était âgé de 18 ans, et laisse des parents à le pleurer, lui qui était leur espérance."

C'est plus triste cette fois, et il y a de quoi.

Décéder à la *complication cérébrale*, c'est pas ordinaire.

\*  
\*  
\*

Le Progrès de Valleyfield si entièrement dé-

voué à M. Tarte, est toujours intéressant. Voici la grande découverte qu'il nous annonce :

### ILLUSION "TIMBREE."

"Les nouveaux timbres canadiens portant des chiffres dans les coins inférieurs, sont en train de devenir une véritable curiosité et voici pourquoi :

"Si vous en tenez un couple la tête en bas, à un pied de distance environ de vos yeux, la tête de la Reine se transforme et devient le portrait pas mal ressemblant d'un potentat de l'Orient, avec barbe blanche, turban et pendants d'oreilles.

"Essayez et vous nous en donnerez des nouvelles."

Il y a des gens qui n'essayeront pas, mais qui se demanderont quel est le plus "timbré" du rédacteur ou du ministre qui compte faire la fortune du pays en exploitant la manie des collectionneurs de timbres.

\*  
\*  
\*

A propos de M. Mulock, il est de plus en plus évident qu'il possède de hautes qualités de financier, quoique puissent en dire les actionnaires des compagnies de prêt dont il a été le président.

On sait que le directeur général des postes, afin de combler le déficit créé par le *penny postage* impérial a décidé de taxer les journaux qui passent par la poste.

Mais n'ayant pas le courage d'exécuter son idée jusqu'au bout, il a fait mettre une clause dans la loi pourvoyant au transport franc de port de certains journaux dans un rayon de vingt milles du lieu de publication.

Les employés des postes dans chaque localité où il se publie des journaux sont donc obligés de faire la distribution entre les paquets expédiés au-delà du rayon de vingt milles et ceux qui n'en sortent pas. Il faut aussi une comptabilité spéciale.

Or, sait-on ce que tout cela va rapporter au trésor ?

Nous sommes en état de citer une vingtaine de journaux dans la province de Québec dont la contribution n'excède pas cinq cents par semaine.

C'était bien la peine de déranger tout le monde ; et décidément M. Tarte peut compter sur ce revenu pour ses grandes entreprises.

\*\*\*

L'Ecole littéraire est une association de jeunes et de vieux qui a les meilleures intentions du monde. Elle fait ce qu'elle peut pour faire connaître ses membres, et elle ne méritait certainement pas ce rapport que lui sert la *Patrie* à l'occasion de sa dernière séance au Monument National.

L'auteur débute ainsi :

" M. L. O. David devait se sentir chez lui, sous ces voûtes patriotiques et nationales qu'il a fait édifier pour entretenir dans nos cœurs le souvenir pur et vivace des fastes et des gloires du pays. "

Voyez-vous ça, des voûtes patriotiques et nationales !

Et le " souvenir des fastes ! "

Plus loin on nous parle des " serres de l'oppression, " puis l'auteur s'écrie :

" Et les poètes donc ! Il n'est pas nécessaire de voir les boucles d'une chevelure ondoyante se dérouler sur ses épaules pour être poète, nous en avons eu la preuve hier.

" En entendant ces écrits harmonieux et aimables, nous fermons les yeux et nous voyons ce semble passer comme dans une vision ces jeunes trouvères et troubadours du moyen-âge, qui la vieille sous le bras, allaient de château en château charmer les oreilles des belles châtelaines et des fiers seigneurs par leurs gestes et leurs ballades nous voyons l'accueil empressé qu'on leur faisait, nous les voyons fêtés, entourés, leur arrivée saluée d'un sourire et leur départ d'un regret. "

" De telles séances sont comme le nectar que les dieux généreux versent à plein bord dans la coupe des hommes fortunés, plus on en a, plus on veut en avoir. "

L'Ecole littéraire ne manquera pas de besogne d'ici à longtemps.

COCARDASSE.

LE MONDE OU L'ON TRICHE

## LES BONNETEURS

Ne cherchez pas le mot *Bonneteur* dans le dictionnaire de l'Académie. Vous y trouveriez cette définition : " Homme qui salue avec insistance ; " et cela ne vous donnerait pas le moins du monde l'idée du sens que nous y attachons aujourd'hui.

Et cependant c'est bien là l'origine : Ces gens qui saluaient avec insistance et obséquiosité agissaient ainsi dans l'espoir de dauber ceux à qui s'adressaient leurs politesses. Maître Renard, faisant des séries de compliments à maître Corbeau dans l'intention de lui subtiliser son fromage, était un bonneteur dans l'acception ancienne du mot.

Aujourd'hui, l'idée de politesse et de salutation est tout à fait écartée, et tout le monde sait que le nom de bonneteur désigne ces industriels qui, dans les fêtes publiques, tiennent des jeux de hasard que la police défend réglementairement, mais empêche peu en réalité.

C'est que le bonneteur, comme camelot, a généralement un compère qui fait le guet à quelque distance, et qu'au premier signal — un coup de sifflet aigu lancé par la vedette — il plie bagage et disparaît.

Quelqufois la police a essayé de donner sérieusement la chasse aux bonneteurs, notamment quand ils s'étaient installés en bandes au Point-du-Jour, de l'autre côté du pont-viaduc d'Auteuil. Là, se sentant en force, ils résistaient. Il y a eu des batailles sanglantes dans lesquelles des agents ont été frappés à coups de couteau ou jetés à l'eau. La création d'un service spécial payés par la commune de Boulogne, a pu seule mettre fin à ce déplorable état de choses.

A première vue, quand il opère dans les foires, le bonneteur a l'air d'un petit marchand forain inoffensif. Il tient un jeu, un " petit jeu franc et loyal, " comme il dit dans son boniment, un jeu dans lequel il paraît facile de gagner, ou tout au moins qui ne paraît pas devoir occasionner de grosses pertes.

Les naïfs, généralement des jeunes gens, des

employés, des ouvriers qui ont touché leur semaine, s'approchent et examinent. Bientôt ils se laissent tenter... le bonneteur les tient, il ne les lâchera que lorsqu'ils n'auront plus un sou en poche.

\* \* \*

Le principal jeu de ces écumeurs de fêtes publiques dérive de leur nom : il s'appelle le *Bonneteau*.

Dans leur argot, ils le nomment le jeu "des trois brèmes." Il se joue, en effet, avec trois cartes seulement.

Ces trois cartes, le croupier les prend, fait remarquer qu'elles ne sont pas pareilles, en désigne une, le valet de cœur par exemple, bat les cartes, les pose sur la table la figure en dessous et donne à deviner où se trouve la carte désignée.

Si le *ponte* devine juste, il a gagné; sinon, c'est le croupier qui prend l'enjeu.

Ce serait bien si la chose était loyalement faite. Le *ponte*, n'aurait, il est vrai, qu'une chance sur trois; mais son infériorité serait compensée par la facilité de suivre la marche des cartes sur la table, et par suite de voir où on a mis la gagnante.

Mais le bonneteur a son "tour," un trompe-l'œil habilement imaginé et qu'il exécute avec adresse :

Il corne très légèrement la carte gagnante, ostensiblement il montre cette carte cornée au parieur; celui-ci, après les évolutions et le boniment connus, sûr de son fait, désigne la carte cornée et.... perd! C'est que le bonneteur, en maniant les trois cartes, trouve moyen de décorner la carte gagnante et d'en corner une autre.

\* \* \*

Voici encore des procédés de bonneteurs :

Pour allumer la convoitise du passant, il commence par l'inviter à jouer sans enjeu; sa proposition acceptée, il a, de même que dans l'hypothèse précédente, battu les cartes, mais de

manière à laisser à son adversaire le moyen de les suivre facilement du regard : puis, lorsque ce dernier s'est décidé à mettre un enjeu, le bonneteur a immédiatement changé de procédé dans le maniement des trois cartes, et le naïf a perdu.

Si, par hasard, le joueur, après une légère hésitation, va désigner la bonne carte, le bonneteur, qui suit le regard du joueur, relève les cartes en disant : " Vous avez trop réfléchi, c'est à refaire. "

\* \* \*

Tous les bonneteurs font partie d'une bande parfaitement organisée, embrigadée; une véritable association avec ses chefs, ses banquiers, ses professeurs, dont le maître suprême est une "falourde" (reclusionnaire) répondant au surnom de "Dragon." Ses "artistes" — les principaux — sont : Joseph, dit *six francs*, André M... l'un des plus adroits, Léon, dit le *Polonais*, F... dit le *Gros du Bois*, M...., dit la *Cigarette*, François, dit *monsieur le Comte*, Léon, le *Décoré* Auguste C..., dit de *Clichy*, Emile L...., Edmond L...., le *Roi des tireurs*, Charles, dit le *Bordelais*, et enfin X...., un restaurateur du boulevard Magenta.

Ces bonneteurs se divisent en deux catégories, ceux de Montmartre, les *Montmartrois*, presque tous souteneurs, et ceux de la province qui exercent en voyage; ces derniers sont généralement des maris de somnambules, dont ils habitent les voitures. Ils font le tour de la France à petites journées. En tout, les bonneteurs forment cinquante-deux *brigades* de six personnes en moyenne.

\* \* \*

Le bonneteau n'est pas le seul jeu tenu par les croupiers de barrières. Ils en ont une série d'autres dont le fonctionnement ostensible est aussi dangereux.

Voici, par exemple, le *Calot*, plus terrible que le bonneteau. Il se compose de trois quilles

creuses, sous l'une desquelles le *teneur* place une petite boule appelée le *mouton*.

Il exige un personnel de quatre *comtes* ou compères, parmi lesquels un *comte en blanc* qui ne joue jamais mais qui est chargé du *rapport*. Vous allez voir ce que c'est.

C'est un peu le jeu des gobelets et de la muscade ; le teneur s'installe ; il met le *mouton* sur une petite table, et le recouvre d'une quille ; puis, il commence la partie :

— La boulette, dit-il, elle passe, la boulette !..... la boulette !..... la boulette !.....

Et en même temps, il change les quilles de place, les faisant passer tour à tour à droite, à gauche, au milieu, en les glissant sur la table de telle sorte que la boulette ne puisse sortir. Il s'arrête :

— Un louis a qui désigne la quille où est la boulette ! crie-t-il.

Un des *comtes* montre un des calots :

— Elle est là, répond-il.

Le teneur soulève la quille ; la boulette n'y est pas.

— Farceur, dit un autre *comte*, la voici.

Et il soulève le *calot* sous lequel est le *mouton*.

— C'est bien simple, ajoute-t-il, vous n'avez donc pas suivi le mouvement du joueur ? La boulette est toujours sous la même quille ; il n'y a qu'à ne pas perdre la quille de vue.

On recommence, et notre second *comte* a soin de ne pas se tromper.

— Vous voyez bien, dit-il d'un air triomphant.

Bientôt le public s'en mêle ; le jeu change. Le teneur pose la boulette sur la table, la recouvre d'une quille, fait passer les deux autres, et, tout en faisant ce double mouvement, il roule la boulette jusque dans ses doigts où elle reste cachée, de façon qu'il n'y a plus de boulette du tout. Le pigeon peut *pointer* sur n'importe quelle quille, il a toujours perdu.

Quand le *ponte* est bien *allumé*, on lui fait le *rapport*.

Il a parié sur une quille ; il la soulève : la boulette n'y est pas.

— Je vous joue le tout sur les deux quilles

restantes, fait le marchand sans toucher au jeu. Laquelle voulez-vous ?

— Celle-ci, répond le pigeon, désignant l'une des deux ; on soulève la quille désignée : rien naturellement.

— Rapport, dit le teneur.

Aussitôt le *comte en blanc* de s'écrier :

— Vous n'avez pas de chance ; il fallait suivre la boulette, elle est sous la troisième quille....

Et, en soulevant cette dernière, il fait passer au-dessous d'elle une autre boulette qu'il a entre les doigts : il *rapporte*, par conséquent.

Ce jeu, connu en province, a été introduit pour la première fois, à Paris, il y a quelques temps aux courses de Chantilly. Pendant les fêtes foraines, il ravage certaines avenues des faubourgs, aux environs des baraques. Il est exercé par deux bandes : la première a pour chef P....., dit du *Tion*, déjà pincé sept fois pour vol à la tire ; il a été pris à Aubusson, il y a quelque temps pour vol d'un calot ; il est rentré depuis, dans Paris, qu'il exploite. Avec lui travaillent L. B....., le petit Auguste, H....., et B.....

La deuxième brigade, dite brigade des *Lyonnais*, a pour chef Ulysse ; celui-là n'a jamais été pris. Il avait avec lui L....., dit le *Binocle*, un indicateur (ou *casserolle*) de la sûreté qu'il payait pour lui désigner les agents. Le *Binocle* est ac'nellement en cage.

\*\*\*

La *Ratière* serait un jeu de hasard à peu près honnête, s'il n'était dénaturé. Figurez-vous une boîte en bois, comme une boîte à bonbons ; l'une des parois est percée d'une ouverture ; de chaque côté de l'ouverture est une rainure ; entre les rainures glisse une sorte de porte qu'on appelle la *clé*. Il y a sept billes dans la boîte : trois rouges, trois noires et une blanche ; la blanche est de taille moyenne ; les rouges sont les plus petites, les noires les plus grosses. Le teneur étale devant lui un petit carton, sur lequel on voit un cheval rouge un cheval noir, et un petit cheval blanc. Il agite la boîte, soulève la *clé*, et laisse sortir un des billes ; si c'est une noir, il paie les enjeux mis sur le cheval

noir ; si c'est une rouge, il paye le cheval rouge, la blanche, il empoche. Jusqu'ici rien que de naturel : il est banquier, il a une chance contre six de gagner ; d'autre part, il paye deux tableaux : la rouge et la noire, avec ses hasards.

Et cependant, avec la ratière, il y a vol. Voici comment : le teneur, avant de mettre la clé de bois qui ferme l'orifice, fait voir cette clé à tout le monde ; mais, au moment de la faire glisser dans la rainure, il lui en substitue une autre ; celle-ci est échancrée en dedans à sa partie inférieure, de façon à ce que la bille prête à sortir se prend dans son échancrure ; cette échancrure est calculée mathématiquement de façon à emprisonner les billes noires, — les plus grosses ; le teneur voit les enjeux ; si le cheval noir est le plus chargé et qu'il sente à la pression des doigts une boule noire dans l'échancrure, il secoue la boîte de nouveau, jusqu'à ce qu'une petite bille c'est-à-dire une rouge, se présente ; une rouge — ou une blanche, naturellement ; alors il ouvre complètement la porte et la rouge apparaît ; si le cheval rouge est le plus chargé, il attend, pour ouvrir, qu'une noire se soit emboîtée dans l'échancrure ; de toute façon, il s'arrange pour faire sortir la blanche ou faire perdre la couleur la plus chargée.

La ratière est exercée principalement par les deux frères savoyards Maurice et François. Avec François travaillent P. . . ., dit *Jouve*, Bibi de la *Bastille*, Alexandre la *Gourdée* (l'idiot, terme d'argot,) etc. Maurice a pour associés Léon R. . . Frédéric, puis Victor, dit la *Gourdée*, et enfin M. . . ., dit *Pot-à-tabac*, natif de Montpellier.

\*  
\*\*

La *Cheminée*, ou billard national, se compose d'un plan incliné surmonté d'un coffre ouvert avec un étui.

La base de ce plan incliné est séparée en six cases numérotées ;

1 6 2 5 3 4

Ce jeu se joue avec huit billes que l'on renverse dans l'étui ou cheminée placé au-dessus du coffre, ces billes se dispersent et vont se loger dans les cases ; on compte les points et on se rapporte à un tableau énumérant les chances de

gain ou de perte ; ce tableau est numéroté de 8 à 48, les gagnants sont de 8 à 21 inclusivement et de 34 à 48. et l'on ne perd que de 22 à 33.

Mais il est à remarquer que les numéros perdants ont dix fois plus de chance que les gagnants. D'autre part, quand par hasard un numéro vient à sortir amenant un lot important, le teneur annonce un faux numéro, on dérange les billets, et le tour est joué. Ordinairement des objets sont étalés sur la table, mais ce n'est que pour la frime car on ne joue de l'argent.

\*\*\*

Le *Moulin* dit le *Mal au ventre* ou *Malot* par abréviation, est fort compliqué et permet toutes les tricheries. Ce jeu ne se joue que dans les foires.

Sur la table se trouve un cercle de 60 centimètres de diamètre, divisé en quatre parties, deux rouges et deux noires ; deux parties sont réservées au teneur ; à l'autre extrémités de la table, on remarque quatre carrés noirs et rouges qui servent à indiquer la mise des joueurs.

Le banquier fait tourner une aiguille qui s'arrête sur une des couleurs rouges ou noires et indique le gagnant ; mais, grâce à un système établi sous la table, le banquier fait arrêter l'aiguille à volonté à l'endroit où les mises sont plus faibles.

Pour tenir ce jeu, il faut au moins trois compères pour la manœuvre des tringles, sans compter les allumeurs et les figures de rechange.

\*\*\*

Le *Sept* ou le *Turc* est un jeu de roulette très simplifié qui se joue avec deux dés et un tableau divisé en deux parties. A gauche les numéros 12, 10, 8, 5, 3 ; à droite 11, 9, 6, 4, 2 ; le 7 se trouve en haut du tableau et appartient au banquier. Ce tableau reproduit ainsi tous les numéros pouvant être amenés par deux dés. On mise sur tous les numéros, sauf sur le sept. Le banquier agite les dés et les renverse ; le tableau contenant le numéro amené gagne tout entier ; quand le numéro 7 sort, le banquier ramasse tout.

*A suivre.*

## Un Lutrin Canadien

*Suite et fin.*

La sueur, aussitôt, inonde son visage,  
Il veut fuir, mais en vain, le séduisant mirage  
L'enchaîne à son divan. Fixant des yeux ardents  
La déesse, en courroux, lance ces mots brûlants :  
" — Tu voudrais être évêque, et tu dors, Lafor-  
[tune ?

Et qui donc tente ainsi le sort de la fortune ?  
Est-ce l'ordre reçu du chef épiscopal,  
Quand, pour venir ici, tu quittas Montréal ?  
N'était-ce que jaectance et frivole faconde,  
Quand tu disais : "Je viens civiliser le monde ?"  
Ces gestes-là sont-ils l'œuvre d'un fainéant,  
Qui sait, pour tout travail, bailler dans le néant ?  
Rien n'est fait tant qu'il reste encore un point à  
[faire.  
Ce proverbe, à tes yeux, est-il plein de mystère ?"

Lafortune, alarmé, pour calmer son courroux,  
De la déesse Envie embrasse les genoux.  
"—O vous, divinité, dont j'ignorais la force,  
Gémit-il, " permettez qu'humblement je m'ef-  
[force

De me justifier. Puis-je savoir en quoi,  
De mes graves devoirs, j'ai méconnu la loi ?  
A mon sacré mandat, ne fus-je pas fidèle ?  
Que puis-je avoir omis, pour détruire Labelle ?  
Franchement, je devrais laisser agir le sort,  
S'il faut prendre cent ans pour tuer ce grand  
[mort.

Ai-je rien négligé pour perdre sa mémoire ?  
Partout, en oripeaux, j'ai converti sa gloire.  
Ce que le peuple, en lui, voyait de grands ins-  
[tincts,

Moi seul, je les traitais en vulgaires potins.  
Tout ce qui, dans sa ville, eut part à son estime,  
De mon ressentiment fut la prompte victime.  
Son fidèle Isidore et son ancien bedeau.  
A la ruine, au chemin, j'en ai fait le cadeau.  
Mais, les vieux paroissiens, en ai-je montré  
[crainte,

Et leur ai-je égarné le mensonge et la feinte ?  
Ai-je donc tremblé quand, en chaire, je leur  
[dis : (2)

Votre temple a l'aspect du plus sale taudis ?

(2) Le premier Dimanche que M. le Curé Lafortune est monté en chaire à St-Jérôme, il dit aux paroissiens que leur Eglise était si malpropre et si sale qu'elle n'était pas digne de loger le bon Dieu.

De mon prédécesseur redoutais-je l'école,  
En montrant de son règne un si patent symbole?  
Les ai je assez blagués, dans cet engagement,  
Que je pris, sur moi seul, de voir au monument,  
Gagnant par ce moyen, la bienfaisante trêve,  
Qui, pendant si longtemps, paralysa leur rêve ?  
Et m'a-t on jamais vu, comme les citoyens,  
Plier au règlement concernant les chemins,  
Quand, la procession étendant sa cohue,  
Il me fallait nommer Labelle, nom de rue ? (3)  
J'ai combattu, partout, cet hommes et ses plans,  
Et cette mission a consumé mon temps.  
Ma conscience est en paix. Puis-je faire autre  
[chose,

Et n'est-ce pas mon droit qu'enfin je me repose?"

La déesse sourit à ce verbe éloquent,  
Puis, devenant plus grave, elle parle et reprend :  
"—Si tu veux, sur ton front, que rayonne la mi-  
[tre,  
Pourquoi laisser encore un Labelle au pupi-  
[tre ? (4)  
Tu crois avoir tout fait. Ouvre les yeux et  
[vois."

La déesse, à ces mots, frappant du pied trois  
[fois,  
Fait, par enchantement, s'évanouir la scène.

\* \* \*

En rêve, dans un parc, le curé se promène,  
Au milieu d'une foule, à perte de regard.  
A quel événement ce peuple prend-il part ?  
Surpris de la clameur, il contemple une toile  
Qui montre en s'abaissant un bronze qu'on dé-  
[voile.

O malédiction ! Voilà ce monument,  
Qui de son court bonheur ravit chaque moment.

(3) Le Conseil avait passé un règlement pour nommer les différentes rues de la ville. Il avait donné à la rue principale, qui passe devant l'Eglise, le nom de Labelle, en souvenir du Curé Labelle. Lorsqu'il s'est agi d'annoncer, du haut de la chaire, le parcours de la procession de la Fête-Dieu, M. le Curé Lafortune dit que la procession défilerait par la rue principale, etc., ajoutant qu'il ne se rappelait pas le nom de cette rue.

(4) Louis Labelle, maître chantre à St-Jérôme depuis a 1 delà de 30 ans, et préfet de la congrégation des hommes.

Non, cela ne peut être. Il faut venger l'Eglise.  
 "—Mes frères, clame t-il, c'est ainsi qu'on mé-  
 [prise  
 D'un regretté prélat les désirs les plus chers !"

A ces mots il reçoit des sacarsmes amers,  
 Les sifflets déchirants de la foule outragée.  
 Ils sent de son rival la mémoire vengée.  
 La honte l'envahit. Précipitant le pas  
 Il craint de voir venir le jour de son trépas.  
 Après les vifs émois d'une course tortue,  
 Il tombe pantelant aux pieds de la statue.  
 Prodige étrange ! Il voit le bronze se pencher  
 Et lui tendre la main comme pour l'arracher  
 Au péril menaçant. Foudroyé, Lafortue,  
 Croyant dégringoler d'aussi haut que la lune,  
 S'éveille en saut de carpe et, blême et frisson-  
 [nant,  
 Appelle à son recours son fidèle Magnant.

Tel, agissant en songe, un maire entre à l'Eglise  
 Sans autre vêtement que ses pens de chemise,  
 Deambulant ainsi jusqu'à son banc d'honneur,  
 Au milieu des éclats de la nef et du cœur.  
 Il s'étonne d'abord de ces rires étranges  
 Qui viennent profaner la demeure des anges.  
 Mais les regards braqués sur son accoutrement  
 Le font chercher un refuge à son banc.  
 Il espère un moment échapper à la vue,  
 Jetant un œil furtif du côté de la rue.  
 Mais, rage, désespoir ! Il voit l'officiant  
 Qui vient sur lui la boîte à cueillette en avant  
 Pour la première fois, il oubliait sa bourse  
 Avec son pantalon Il essaie une course  
 A travers le saint lieu. La pudeur le reprend.  
 Perdant la tête, il fait un saut au firmament,  
 Et tombe, en soubresaut dans son bon lit de  
 [plume,  
 Heureux que, là sa femme admette son costume.

A moi, mon cher Magnant, ce sont les ennemis,  
 Soupire le curé, péniblement remis.  
 En même temps, sa main serre son front malade  
 Quel mal on prend, dit-il, en un songe mausade.  
 Mais, là-dessus, Magnant : — " Vous êtes sou-  
 [vent pris,  
 Fait-il sournoisement, du mal des grands es-  
 [piits.

" C'était aussi le mal de Monsignor Labelle. "  
 Lafortune bondit : — " Eh quoi, l'on se rebelle  
 Contre les stricts édits qui proscrivent ce nom !  
 Avec lui, je le veux, pas de comparaison.  
 De son génie, en vain, l'on m'accorde les notes,  
 Je ne le sens que trop, je m'y perds dans ses bot-  
 [tes.

Je n'ai jamais compris son amour des colons,  
 Ni ce qui fit l'objet de ses distractions.  
 Mais, bien aimé vicaire, excusez ma franchise,  
 Venons, à cœur ouvert, aux choses de l'église.  
 N'est-ce pas votre avis que le maître du chant  
 A, pour l'indiscipline, un coupable penchant ?  
 Qu'il fait trop peu de cas de mes grandes réfor-  
 [mes,  
 Et que, du vieux régime, il se cramponne aux  
 [formes ? "

L'autre, aussitôt : — " Souffrez que ma sincérité  
 Vous réponde que c'est l'entière vérité  
 A vos ordres, jamais, il ne sait se soumettre.  
 De la place il prétend, toujours rester le maître.  
 A vos chantages choisis, il oppose les siens,  
 Et les vôtres, souvent, sont tancés pour des riens.  
 Les traitant de braillards, il leur fait la grimace,  
 Et vos gens, en un mot, ne peuvent trouver  
 [grâce.

Que dis-je ? Il fait chorus avec les dissidents,  
 Qui, contre le trésor, souvent, montrent les  
 dents.  
 Et, pour vider mon cœur, conserver un Labelle,  
 C'est couvrir, du désordre, une vive étincelle.  
 — Que le ciel soit béni, mon songe est effacé,  
 Exclame le curé, d'un poids débarrassé.  
 Ce vieux chanteur et son nom me sont toujours à  
 [charge ;  
 Depuis longtemps, je veux les voir prendre le  
 [large.

Aujourd'hui, je le sais, ce plan providentiel,  
 A moi manifesté, c'est un ordre du ciel.  
 Je ne puis résister aux effets de la grâce.  
 Mais, n'est-ce pas braver le courroux de la mas-  
 [se ?

"— Vos chimériques peurs," lui riposte Magnant,  
 Ne semblent pas le fait d'un prêtre entreprenant.  
 Je ne reconnais plus cette belle couduite,  
 Qui, naguère, tourna vos ennemis en fuite.  
 Un double artifice, un mensonge calin,  
 N'a-t-il pas ramené ce peuple peu malin ?  
 S'il faut tout avouer, mon maître en politique,  
 Jamais je n'oublierai cette fine tactique,  
 Qui, de vos ennemis, la rage désarma :  
 Je veux remémorer ce caucer d'estomac, (5)

(5) L'auteur fait ici allusion à un voyage en  
 Terre Sainte que M. le Curé Lafortune entreprit  
 pour se guérir d'un cancer d'estomac dont il di-  
 sait souffrir. Les différentes congrégations de  
 St-Jérôme, à cette occasion, offrirent au Curé  
 une jolie bourse qui lui facilita grandement son  
 voyage.

Dont s'alarm, sans droit, notre bonne paroisse,  
Observant, dans vos traits, une mortelle an-  
[goisse.

Ce mal, à l'ordinaire, obligeait au trépas ;  
Mais, en vous, il aidait au plaisir du repas.  
Ainsi, dans la tourmente, on voit les grands mi-  
[nistres

Lancer, de leur santé, des nouvelles sinistres.  
Le peuple se repent et dit : Ce sont nos torts,  
Et nos gais Talleyrands vont, de plus en plus  
[forts."

"—J'avouerai franchement," dit le vieux diplo-  
mate,

Que ce doux souvenir me caresse et me flatte.  
Il me semble encore la congrégation  
M'offrir, de son amour, la protestation,  
Et, pourrais-je oublier cette bourse garnie,  
Qui, d'après eux, devait me ramener la vie ?  
Combien je l'ai béni, ce cancer sans douleur,  
Quand, d'un tour en Europe, il me valut l'hon-  
[neur !

Pourrais-je encor compter les congréganistes ?  
Le chantré est officier en tête de leurs listes.

"—Mais, oui," répond Magnant, "la noire trahi-  
[son,

Dans ces gens dévoués, est toujours de saison.  
Le président, fût-il faussaire ou polygame,  
Pour venger votre nom, brocanterait son âme.  
De les amadouer, je veux garder le soin,  
Et, de mes Forestiers, je ne serai pas loin.  
Ils voudront, à l'envi, décapiter le traître,  
Et ne reconnaîtront que vous seul pour leur  
[maître."

"—Fort bien," dit le curé, "mais ce grand co-  
[mité,

Qui, pour le monument, se prétend député,  
S'il allait, par malheur, prendre les faits et  
[cause

De ce nom de Labelle, en éventant la chose ?..."

Le vicaire sourit.—"Ce comité," dit-il,  
"N'a fait, jusqu'à ce jour, qu'un travail puéril.  
En toute vérité, je crains plus leur silence  
Qu'en leurs réunions les assauts d'éloquence.  
Tant qu'ils n'auront pas pris une ferme action,  
Ils seront impuissants, par leur division."

"—Soyez béni, Magnant, de me venir en aide.  
Mais, au chantré évincé, qui faut-il qu'il suc-  
[cède ?"

"—La sagesse," dit l'autre, "en peut venir à  
[bout.

La sainte Providence a su pourvoir à tout.  
N'avons-nous pas Lefebvre, enfant du presby-  
[tère,  
Qui devint, par vos soins l'orgueil du séminaire?

Il possède, par cœur, le chant grégorien,  
Et, de la robe, il a l'angélique maintien."  
"—Bravo," fait le curé, remué jusqu'en l'âme,  
Du zèle saint, en moi, vous rallumez la flamme,  
De votre candidar, je connais la vertu,  
Et son chant, avec joie, est toujours entendu.  
Cet imberbe ténor, comme un ange exécute,  
Et son timbre a pour moi, la douceur de la  
[flûte.

Avec un soin jaloux, j'ai surveillé ses jours,  
Depuis qu'au séminaire il prépare son cours.  
Et pour lui subvenir, j'ai douce souvenance,  
Que, naguère, un vicaire usa de sainte science.  
Un cadran fut raslé qui n'exista jamais,  
Et le cours de Lefebvre assuré désormais,  
Le gagnant intrigué retourna, les mains nettes,  
Et fort peu s'expliquant les choses ainsi faites.  
Pour lui, s'il le fallait, je me battrais au sang, ¶  
Et je veux tout oser, pour élever son rang.  
Nouveau Joas, nourri des dons de la prière,  
Il restera, pour nous, la fleur du sanctuaire.  
Il sera donc nommé, le sort en est jeté.  
À d'autres qu'au curé, la peur du comité !  
Rédigez, sans retard, l'impérieuse lettre,  
À Labelle intimant qu'il ait à se démettre.  
S'il fallait qu'à l'encontre, un seul se révoltât,  
Je saurais bien ranger ces gens du tiers état. ¶  
La fabrique, c'est moi ! Je souffre qu'on m'a-  
[vise,

Mais je garde, à la main, les foudres de l'Eglise.  
Il ne faut pas toujours agir avec la faux,  
Ainsi que Richelieu, dans les âges dévots,  
Mais je puis aisément agiter la faucille,  
En haine d'un rival, abhorrer la famille.  
À ses anciens amis, opposer mon mépris,  
Et des vieux serviteurs méconnaître le prix."

## II.

Les Destins consultés, la déesse Chicane,  
Succédant à l'Envie, apprête son organe.  
Au vieux chantré affaissé qu'elle trouve dormant,  
De la dure missive essuyant le tourment,  
Elle s'adresse ainsi, dans sa note criarde :  
"—Que fais-tu dans ton lit ? A l'espèce couarde,  
Tes béboires vont-ils te faire appartenir ?  
Est-ce ainsi qu'au péril, la tête il faut tenir !  
Ne peux-tu, parce que lâchement il t'e somme,  
Contre ce vieux garçon, savoir te montrer hom-  
[me !

O serviteur ingrat ! sont-ce là les leçons  
Qu'à ses amis légua l'apôtre des colons ?  
Ah ! que son cœur de père épris de la famille  
Combattait pour le pain de la mère et la fille.

Quel noble patrimoine il fit aux douze enfants,  
Qu'aujourd'hui l'on opprime et tracasse en tous  
sens.

Redoutes tu l'éclat que fait ton adversaire,  
Pour avoir, de nos sous, bâti son presbytère ?  
Pour ne pas voir son temple insolent les purir,  
Tous les vieux citoyens se hâtent de mourir.  
T'expulsant du trésor, il causa tes mécomptes,  
Lui-même, Trésorier, a-t-il rendu ses comptes,  
Et pourtant, lui, garçon, mettant un père à nu,  
Sut faire, de l'office, un double revenu.  
Je le fais comme toi, sur ce globe égoïste,  
Rarement, du courage, on retrouve la piste.  
Tu ne peux faire appel à la compassion,  
Tant chacun de l'argent garde la passion !  
Mais, fort de ton bon droit, qui t'empêche qu'à

[l'orgue  
De ton fier ennemi tu confondes la morgue ?  
Attachant ta fortune à la légalité,  
Redresse du décret la noire iniquité. "  
La chicane, a ces mots, se transforme en nuage,  
Où d'un brillant triomphe, il rêve le mirage.  
La vengeance est sidouce aux grands cœurs ul-  
cérés !

A peine l'angelus tinte ses sons sacrés,  
Que, laissant rêvasser son épouse opulente,  
Au bureau de Bruno, crânement il se plante (6)  
L'oracle, en songe, alors additionnait des frais,  
Quand le timbre l'éveille, et vermeil et tout frais,  
Le cas éant soumis, il opine sur l'heure,  
Qu'il faut suivre la loi de la mise en demeure,  
Une dernière fois, au jubé remonter,  
Et, malgré le curé, persister à chanter.  
Par ce sage moyen, d'un recours en justice,  
Il lui compétera le complet bénéfice.

" — Ah ! s'il en est ainsi, " dit l'autre en se le-  
[vant,  
Du cygne, on va, demain, reconnaître le chant."

Labelle, à son retour, aperçoit, ô surprise !  
La congrégation qui se rend à l'église.  
Il observe, en passant, plus d'un terne regard,  
Et sent que loin de lui l'on recherche l'écart  
 Craignant que des honneurs, on décide qu'il  
[sorte.

Il conçoit le dessein d'écouter à la porte.  
De l'office, bientôt, il recueille les tons,  
Qui lui semblent brailler, comme un chœur de  
[moutons  
Tels, plutôt, il aurait, sans sa noire colère,  
Retrouvé les accents du bord de la rivière,

Quand, de stridents appels, l'air ayant retenti,  
Les graves batraciens attaquent leur tutti.  
Labelle, dans sa porte, endurant le supplice,  
Reconnaît chaque voix psalmodiant l'office.  
Là, chacun renotant les louanges du ciel.  
Prépare, en même temps, son salut temporel.  
C'est là que, du latin bredouillant les mystères,  
Chacun, d'un cœur ému, calcule ses affaires.  
L'un, de ses distraits, mesure le parvis,  
Et, louant le Seigneur, songe au prix du tapis.  
L'autre marmotte bas, et pense à sa faïence,  
Dont le curé devrait priser mieux l'excellence.  
Ce pieux récitant voudrait pousser son vin ;  
Ce dévot boulanger recommander son pain ;  
Ce jeune médecin, brigrer la clientèle,  
Et mâter son voisin qui de son bord l'appelle ;  
Ce zélé confiseur, célébrer ses douceurs,  
Et voir, à son comptoir, les prêtres et les sœurs ;  
Ce grave candidat active sa campagne.  
C'est aussi là que tous vont chercher le pardon,  
D'avoir, un peu le soir, déserté la maison.  
Magnant les interpelle. "—O vous, dévôte ar-  
[mée,

Toujours, du zèle saint fortement animée,  
Il est venu, soldats, il est venu ce temps,  
Comme de grands guerriers, de bien serrer les  
[rangs.

Si votre société ne tend pas à sa ruine,  
C'est l'heure de montrer l'esprit de discipline.  
Vous aimez, n'est-ce pas, votre zélé pasteur ?  
Qu'il vous serait cruel de voir saigner son cœur !  
Hé bien ! Je vous prédis qu'il tombera malade,  
Si vous ne bannissez un lâche camarade,  
Qui, de votre drapeau, déshonore le nom.  
Il faut, ici, flétrir sa noire trahison.  
Je veux le démasquer. C'est le chantre Labelle,  
Qui, contre le curé, fait éclater son zèle.  
Entre ces deux rivaux, vous avez à choisir.  
Sous le régime ancien, voudriez vous moisir ?  
Ou, si vous préférez que, restaurant le culte,  
Triomphe le curé que ce vieux chantre insulte ?  
Allez vous dédaigner son cérémonial,  
Dont, nul part ailleurs, on ne trouve l'égal ?  
Ne sait-il pas bénir d'une façon savante,  
Traçant de sa main rose, une courbe élégante,  
Qui festonne alentour d'une idéale croix ?  
D'un si beau décorum, observait-on les loix,  
Sous son prédécesseur ? Ses grosses patenôtres, ?  
Il les disait du ton des primitifs apôtres.  
Or, le curé promet, — ne sait-il pas tenir ?  
Que, si vous le vengez, il viendra vous bénir."

(6) W. Bruno Nantel, avocat, Conseil de la Reine, a la réputation de voir de près ses affaires.

Alors, le président, que ce discours affecte,  
Pour venger le curé, propose une collecte.

Un murmure de joie accueille ce dessein.  
 La sébile, aussitôt, tinte un bruit argentin.  
 A déployer son zèle, on se fait concurrence ;  
 Chacun, à boursiller, voudrait la préséance.  
 Tel, un jeune gandin, entrant en un bazar,  
 Est cerné, sur le champ, de belles, au hasard.  
 Pour capter sa faveur, mille indiscretes grâces,  
 Concourent à l'envi, sur leurs riantes faces.  
 Contre le grand rebelle, on statue aussitôt,  
 Et l'on déciète aussi qu'on informe, au plus tôt,  
 Le curé, que chacun lui promet allégeance.  
 L'oraison étant dite, on lève la séance.

\*\*\*

Muse, épargne mes chants. Un Dante seul pein-  
 [drait,

De Labelle éconduit, le grimaçant portrait.  
 Provoquant, dans son cœur, l'objet de sa rancune,  
 Il ne peut que rugir : A nous deux, Lafortune !  
 Et vole, à sa maison, s'entraîner au tournoi,  
 Qui va mettre, demain, la paroisse en émoi.  
 S'elfermant au salon, tout le jour il s'escrime.  
 Son timbre fléchit-il, un sirop le ranime,  
 Et ce n'est qu'à minuit que, sa voix de Stentor  
 Contente d'elle même, il se couche et s'endort.

\*\*

L'aurore, en ennonçant la sanglante journée,  
 Eclaire le lever de la nouvelle année.  
 Hypocrites mortels, pourquoi publiez-vous  
 Qu'on oublie, en ce jour, la vengeance et ses

[coups

Quand, jamais, a-t-on vu l'odieuse malice  
 Fixer, pour ses desseins, une heure plus propice ?  
 Ce curé, dans son lit, qui respire le fer,  
 Et souhaite au vieux chentre un pupitre en

[enfer

Au bout de la famine, offre-t-il un exemple  
 Du pardon, qu'en ce jour, il louera dans son

[temple ?

Et le chantre, qu'on vit si souvent communier,  
 A-t-il l'air, dans son lit, de savoir oublier ?  
 Le ciel ne peut souffrir tant de scélératesse.  
 Ce jour n'excite plus la commune allégresse,  
 Et, des vœux de bonheur, malgré tout le ser-

[ment,

Il règne dans les cœurs un noir pressentiment.  
 Le gendre, intrigué, goûte une saveur amère  
 Au suave baiser qu'offre sa belle-mère ;

Et partout, chaque fils, plein de distraction,  
 Ne reçoit qu'en bâillant, la bénédiction.

\*\*

Que va-t-il arriver ? Chacun court à l'église,  
 Sentant que va bientôt se dénomer la crise.  
 Le curé, craignant en quelque point d'être

[surpris

Pour parer aux hasards, n'endosse qu'un surplis.  
 Laissant l'honneur du culte aux célébrants no-

[vices,

De Lefebvre il attend les suaves prémices.  
 Telle, se recueillant et suspendant son vol,  
 La grive attend, le soir, le chant du rossignol.

\*\*\*

Mais, ce n'est pas du chant, c'est un affreux va-  
 [carme

Qui gronde, à l'Introït, et promène l'alarme.  
 Plus d'une femme, alors, se renverse et pâlit,  
 Et, parmi les veillants, le plus vaillant blémit.  
 L'un croit que retentit l'effrayante trompette  
 Que, pour le dernier jour, annonça le prophète.  
 L'autre craint que le ciel n'ait, là, ressuscité  
 Ces voix qui renversaient les murs d'une cité.  
 Même, on vit sur sa toile, ô suite de merveilles !  
 Le patron du saint lieu se boucher les oreilles.  
 Le curé, prenant part au commun désarroi,  
 En soi, veut, à tout prix, ramener le sangfroid.  
 Il l'a compris, sans peine, au bruit de la tempête,  
 Labelle veut tenter un nouveau coup de tête.  
 Au balustre voisin il se fraie un chemin,  
 Et commande silence à l'aide de sa main.  
 Labelle, eu son jubé, le fixe, en pleine face,  
 Et redouble, à plaisir, les éclats de sa basse.  
 Des signes de menace ayant même succès,  
 Le curé sent venir un orageux accès.  
 Déjà, le *Gloria* tempête, éclate et tonne,  
 Et du tendre ténor, rien encor ne résonne.  
 Lafortune, imitant l'antique Scipion,  
 Dit : — " Reportons la guerre en sa propre mai-

[son. "

Dans la nef, à ces mots, bravement, il s'élançe,  
 Droit à l'usurpateur, en personne, il s'avance.  
 Les spectateurs cessant d'envisager l'autel,  
 Observent, au jubé, ce combat solennel.  
 Relisant, à mi-voix, la teneur de la lettre,  
 A laquelle Labelle aurait dû se soumettre,  
 Lafortune, ému, dit la voix en trémolo :  
 " — Je veux que vous cessiez de chanter au solo :

C'est mon ultimatum. Sinon, gare au constable."

Le vieux chantre, outragé par ce ton détestable,  
Roule des yeux de flamme et, renforçant sa voix  
A l'aide d'un cornet qu'il forme avec ses doigts,  
Il braque l'instrument droit sur son adversaire,  
Et, répondant : *Amen*, lui lâche son tonnerre.

Lafortune, assourdi, recule de trois pas,  
Bénit les assistants qui lui tendent les bras,  
Puis du champ de bataille il fuit au pas de  
[charge.

Lefebvre, à cette vue, essaie une décharge,  
Pour couvrir le vieux chantre. En son gosier  
[rétif,

Il ne monte, à l'instant qu'un filet maléfique.  
Vainement le curé, centrefaisant Moïse,  
Elève les deux bras au plafond de l'église.  
Il a beau crier : pompez de l'air, pompez,  
Hélas, ses tendres nerfs se trouvent achopés.  
Mieux vaudrait, d'un taureau, couvrir la voix  
[puissante,  
Avec d'un frêle agneau la note gémissante.

Le curé comprenant qu'il a manqué l'effet,  
S'écrie, avec soupir : — "Que n'ai je, ici, Forest !  
Lui seul, et c'est assez, avec sa contrebasse,  
Engueulerait Labelle et sauverai la place."

Il avale, un instant, un si cruel affront,  
Puis, inspiré, soudain il se frappe le front.  
Il part, en diligence, et se rend au banc d'œuvre,  
Apprêtant, dans sa tête, une grande mauœuvre.  
Aux pieux marguilliers, il commande, tout bas,  
D'aller rétablir l'ordre. Eux ne répondent pas.  
Plein de courroux, il dit, d'un accent ironique :  
"— Ah ! oui, le voilà bien cet esprit maçonnique !  
Pour votre châtement, ce printemps, ni jamais,  
Nul d'entre vous, messieurs, ne portera le dais."

La pâleur, à ces mots, couvre chaque visage.  
Le plus jeune d'entre eux s'élançe à l'abordage,  
S'écriant : — "Je ne puis déshonorer mon nom,  
Pour sauver un ami trop plein d'ambition."  
Qu'il soit honni le nom de ce marguillier grave,  
Qui, contre l'amitié voulut se montrer brave.  
Quelle n'est pas ta force, appétit des grandeurs,  
Si, de nos marguilliers, tu pervertis les cœurs !

Au jubé de l'église, à son tour, il s'élançe,  
Mais déjà le remords lui ronge la conscience.  
"— *Tu quoque*, toi de même," exclama son ami,  
"Tu sers l'ambition de mon pire ennemi !  
Il faut récompenser un aussi noble zèle."  
Il l'assomme, à ces mots, du coup d'une voyelle.

Et l'autre abasourdi s'enfuit clopin clopant,  
Aussi muet que sourd, et se cache en son banc.

Au chœur congréganiste, on fait appel aux ar-  
[mes.

Mais d'un si beau combat, il décline les charmes.  
Le curé sent, du coup, la victoire échapper,  
Et la mitre, à ses mains, encor se dérober.  
Vite, il se précipite aux pieds de la Madone,  
Et dit, transfiguré : — "Mère, je te l'ordonne,  
Par l'amour filial dont j'ai toujours brûlé,  
Ne permets pas qu'ici ton fils soit humilié."

Il règne donc au ciel une coquette science,  
Qui veut, en certains cas, une douce violence.  
A peine Lafortune a-t-il pris son séant,  
Qu'un courrier le di ige auprès du célébrant.  
Magnant dit : — "Il nous reste encor une res-  
[source :  
De ce torrent de bruit je puis tarir la source.  
Permettez seulement que, mettant fin au chant,  
De grande en basse messe on fasse changement."  
Lafortune applaudit et bénit son vicaire,  
Lequel ouvre, au *Credo*, la bouche pour se taire.

\*\*\*

Le curé cependant au remords est livré.  
En lui-même il gémit : — "Je triomphe, il est  
[vrai,

Mais, si j'ai satisfait à mon ardeur rivale,  
N'aurais-je pas commis un deuxième scandale ?"  
Il sent sur les degrés ses genoux se ployer,  
Mais tente, dans son cœur, vainement de prier.  
Ne pouvant supporter ces cruelles alarmes,  
Sur le sacré parvis, il échappe des larmes.  
Cet aspect fait crever tous les cœurs féminins,  
Et sème la terreur dans les cœurs masculins,

\*\*\*

Telle est l'émotion qui vibre, unive selle,  
Quand du pape romain se mouille la prunelle.  
L'histoire nous apprend que ces augustes pleurs  
Sont un présage sûr des plus affreux malheurs.  
O larmes du curé, combien de vieilles filles,  
Pour nager dans vos flots voudraient se faire  
[anguilles !

Ah ! qui détournera la colère du ciel !  
Au cours du nouvel an, quel océan de fiel !  
Quels combats en justice et quels affreux orages !  
Si grande est la frayeur qu'inspirent ces présages,  
Que votre serviteur, en songeant à ces temps,  
Ne peut tenter l'effort de parler plus longtemps !

PAS UN JOUR DE MALADIE  
**Depuis Trente Ans**  
 RÉSULTAT DE L'USAGE  
**DES PILULES D'AYER**

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—  
 HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

**Les Pilules d'Ayer**

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago



For information and free Handbook write to  
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.  
 Oldest bureau for securing patents in America.  
 Every patent taken out by us is brought before  
 the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 374 Broadway, New York City.

**PERTE DE LA VOIX**  
 Après une Sévère Bronchite  
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D.,  
 Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago

**Wanted—An Idea** You can think of one simple thing to patent. Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WILDERLUS & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C. for their \$100 prize offer and list of two hundred inventions wanted.